

NAPSTER, LE PIRATE PIRATÉ

LE 20 JANVIER 2011 ELLIS JONES - VICE

Chacun à leur façon, John Fix et Taylor Stewart ont fait parler d'eux aux grandes heures de Napster. Leur fait de gloire? Avoir piraté le système pour en tester les usages.

Napster 1.0 était un des meilleurs trucs qui soit arrivé à Internet. Ce n'était pas qu'un site de partage de fichiers sur lequel des préados allaient piquer des morceaux de Snoop Dogg. Ça ressemblait plus à un énorme souk où n'importe qui pouvait trouver n'importe quel genre de musique jamais créée. Dans les mois qui suivirent son lancement à l'été 1999, des millions d'utilisateurs autour du monde téléchargeaient des joyaux qu'on ne pouvait pas trouver ailleurs. Même les ethnomusicologues tapaient l'adresse du site pour trouver des enregistrements jusque-là disparus. Pour les fans et les chercheurs, Napster était le seul portail à proposer les sorties de labels légendaires comme Folkways et Melodiya. Et non seulement c'était accessible, mais en plus c'était super rapide.

Évidemment, les mecs des maisons de disques et les stars de la musique se chiaient dessus. Pour eux, Napster était le diable incarné parce qu'il leur faisait potentiellement perdre du fric. Ils ont utilisé cette peur et ont finalement été le catalyseur de la chute de Napster. Mais avant cette disparition, quelques individus et artistes partageaient un avis ambivalent sur la chose : certes, Napster encourageait le piratage, mais ça leur donnait l'occasion de s'asseoir et de débattre de l'avenir de l'industrie musicale, des nouvelles technologies et de la façon dont notre génération les appréhendait. Dix ans plus tard, bien après la tempête, on a retrouvé certains de ses instigateurs – **John Fix**, le responsable des fameux «*œufs de coucou*» sur Napster, et **Tyler Stewart**, le batteur des, hum, **Barenaked Ladies**.

Il y a dix ans, ton frère Michael et toi avez pondu les « œufs de coucou » – des téléchargements piégés – dans Napster. Il s'agissait de morceaux détournés auxquels vous donniez des titres de morceaux connus, et les gens les téléchargeaient sans le savoir. Vous êtes devenus un peu connus, CNN et le New York Times vous ont interviewés. Mais aucun de vous deux n'était artiste ou ne travaillait dans l'industrie musicale. Qu'est-ce qui vous a pris de saboter Napster ?

John Fix : Quand Napster est sorti, je l'ai téléchargé direct, mais mon frère était moins enthousiaste. Il était marié à une meuf, Stephanie, qui essayait de vivre de sa musique. Napster les emmerdait parce que les artistes n'étaient plus rétribués à travers la distribution de leurs chansons. Elle nous faisait : «*Hé, je me lance enfin et l'industrie musicale s'effondre ?*»

Tu partageais ces sentiments ? Le fait que Napster n'était pas qu'un simple site de partage de musique mais du piratage à une échelle mondiale ?

Bah... J'étais partagé. Pour moi, oui, il fallait trouver un moyen de rétribuer les artistes, mais la technologie progressait tellement vite à l'époque que j'ai vite compris qu'il allait falloir s'adapter. Un de mes problèmes avec Napster c'est qu'on pouvait trouver huit versions différentes d'un morceau et la qualité variait du tout au tout – certaines versions ne correspondaient même pas au bon morceau !

Les gens téléchargeaient tellement de fichiers d'un coup qu'ils ne prenaient même pas le temps de les écouter. Alors je me suis dit que ça pouvait être un bon moyen de refiler les morceaux que faisait Stephanie : en prenant une de ses chansons et en la renommant avec un titre qui pourrait avoir du succès sur Napster, genre «*American Skin (41 Shots)*» de Springsteen.



Mais sur votre site, vous disiez que vous faisiez de l'hacktivisme. Est-ce qu'il y avait pas une sorte de jubilation dans le fait de hacker un programme hyper répandu ?

C'est clair. J'étais allé au MIT pendant deux ans, alors je connaissais un peu. Et pour le hacking – dès lors qu'il s'agissait d'une blague débile et pas de piquer des cartes bleues – c'était super simple. Il suffisait de prendre une chanson, de la renommer comme tu voulais et c'est comme ça qu'elle apparaissait sur Napster.

Alors c'était quoi votre but ?

On n'avait rien de précis en tête. Je dirais qu'avant tout, ce qui me plaisait c'était le côté hacking, parce que c'était fun. Je crois que les motivations de Michael étaient beaucoup plus vastes. D'un côté, il voulait mettre fin à Napster, et de l'autre, il voulait promouvoir la musique de sa femme. Alors on est arrivés à un point où un tas de gens ont commencé à nous dire : *«En fait vous vous en foutez de hacker Napster, ce qui vous intéresse c'est de faire la promo de Stephanie.»* C'est là qu'on a commencé à prendre des morceaux connus en mettant du bruit au milieu, un son de coucou en boucle par exemple. Ça a tout changé. C'est à ce moment-là que le New York Times nous a contactés pour une interview. Avec tout ce qui se passait, on a compris qu'on avait besoin d'un site pour nous expliquer.

Votre site, il semble sortir tout droit de Matrix.

C'était un habillage par défaut et comme il avait l'air binaire, on l'a gardé.

Vous receviez des mails de haters ?

Bien sûr. On avait des mails de mecs qui étaient furieux et d'autres qui trouvaient ça amusant.

Vous précisez bien sur votre site que vous ne faisiez pas ça pour aider l'industrie musicale.

On essayait de trouver un moyen de filer de l'argent aux artistes, et les maisons de disques étaient ceux qui se goinfraient sur toute la marge.

Quelques années après nos histoires, un certain nombre de boîtes ont récupéré notre idée,

en ont fait un modèle commercialisable et ont proposé leurs services aux maisons de disques. Ça nous a un peu fait tiquer.

Donc en créant ces œufs de coucou, vous avez involontairement aidé les maisons de disques. Ironie du sort, diront certains.

Eh ouais. Mais polluer les fichiers, ça ne fait que stimuler les hackers pour qu'ils créent de meilleurs programmes de partage. Mais aussi, en mettant autant d'argent dans la création de faux fichiers, les maisons de disques gaspillaient leur fric.

Vous en pensez quoi a posteriori ?

À l'époque on ne faisait que rajouter un peu de bruit dans le mix, et à un moment, on a lâché l'affaire. Mais je pourrais recommencer et cette fois je le ferais mieux. Je n'essayais pas tant de couler Napster que pointer du doigt ses défauts. En implantant ces œufs de coucou, j'espérais que les gens comprendraient que de temps en temps, bah, c'est pas mal de faire un tour dans les milliers de fichiers de ton disque dur. Et je pense que c'est le hacker en moi qui veut agir quand il réalise que l'utilisateur lambda ne comprend pas les conséquences de ce qu'il fait. Secundo, je pensais que faire ça permettrait aux gens d'en parler et de se demander : *«Hé, mais l'artiste dans tout ça ?»*

Jamais je ne comprendrais que quelqu'un se fasse arrêter ou même traîner devant la justice pour du partage de fichiers, mais j'ai toujours pensé qu'avec la création de Napster, on avait ouvert une boîte avariée.

La technologie allait si vite que je me suis dit que faire un peu de sabotage là-dedans ralentirait les choses, pousserait les gens à s'arrêter pour trouver une solution. Mais en fait ce n'était pas si difficile à réparer. Et maintenant, pour la première et dernière fois, Vice parle à un membre des Barenaked Ladies, qui ont l'air assez cool finalement.

Aux alentours de l'an 2000, ton groupe a sorti une série de téléchargements genre Trojan. Au lieu de choper ce qu'ils pensaient être votre dernier single en date, les gens téléchargeaient une pub pour Maroon, votre album à venir. Pourquoi ?

Tyler Stewart : En 2000 on avait signé avec une major, Reprise Records, et c'était leur idée. À l'époque on n'y connaissait pas grand-chose en partage peer-to-peer. Et franchement, on savait pas que ça allait être l'avenir de l'industrie musicale. Apparemment, les boîtes de disques non plus, et elles se sont fait choper au vol. À l'époque, en 2000 et fin des années

1990, c'était l'apogée de l'industrie musicale. Et on était en plein dedans. Après avoir fait des tournées pendant dix ans, on commençait à grossir. On a fini par y arriver, atteindre le million d'albums au moment où Napster a débarqué. Apparemment, le label a vu ça comme une menace.

Comme beaucoup d'artistes. Évidemment, Lars Ulrich de Metallica s'est fait le plus remarquer avec sa croisade contre Napster. Dr. Dre et d'autres ont suivi. Mais vous, vous n'essayiez pas nécessairement d'anéantir Napster ?

Non. Je crois qu'ils étaient furieux parce qu'ils n'avaient pas compris tous les enjeux. Les artistes ont plus de recul aujourd'hui, ils ont compris que les maisons de disques se battaient pour savoir qui vendrait le dernier CD. Elles se foutaient des artistes. Maintenant le CD est un format obsolète. Comment les majors ont fait pour ne pas le voir venir ? Ils doivent trouver un moyen de tirer de l'argent du peer-to-peer.

iTunes est un bon exemple de la manière dont ils ont géré la situation. Donc quand Reprise vous a proposé l'idée de faire des Trojan, ils vous ont donné l'opportunité de le faire vous-mêmes ?

Oui, on voulait que ce soit un gag. C'était une manière de rappeler gentiment «*Hé ! C'est illégal !*» sans avoir à passer par le tribunal, avec la tonne de paperasse que ça entraîne, comme l'a fait Lars.

Quand Napster a démarré, la plupart des utilisateurs ne réalisaient pas que c'était du vol. Les collectionneurs et les amoureux de la musique ouvraient Napster et d'un coup toute la musique devenait disponible de chez toi.

Plus besoin d'aller dans une boutique où un vendeur hautain te prend de haut. Tu y étais. Je crois que la beauté et la facilité d'accès d'un truc comme Napster, c'était ça la révélation.



T'avais peur de te mettre les fans à dos ? Est-ce que c'est pour ça que le groupe a approché la chose de manière aussi badine ?

On était un peu sceptiques à l'idée de le faire, alors le faire de manière humoristique c'était une manière de se rassurer. Si tu étais fan des Barenaked Ladies, surtout à cette époque, tu pouvais t'attendre à quelque chose d'humoristique, d'un peu décalé. Nos fans réagissaient plutôt bien à ce genre de trucs en fait. Tes fans achèteront tes trucs de toute manière, ou ils les trouveront d'une façon ou d'une autre. Je ne pense pas qu'on les ait pris à revers.

Rétrospectivement, vous auriez fait les choses différemment ?

Non. Pour nous, ça faisait partie de la machine promotionnelle. C'est comme jouer gratos dans une radio ou faire des interviews. Je pense qu'on n'avait pas conscience que ça faisait partie d'un gros tournant sociologique dans la manière dont les gens voient le business ou écoutent de la musique. Aujourd'hui, l'industrie du disque est moribonde et j'en ai vraiment rien à foutre. Les gens achèteront de la musique s'ils sont passionnés. Ils dépenseront de l'argent. Faut juste trouver un moyen de continuer à intéresser tes fans. Et je pense que faciliter l'accès comme ça a été le cas avec Napster, c'est un moyen d'y parvenir. La vérité, c'est que les labels se voilaient la face.

Ils flippaient trop pour l'accepter.

Bah, c'était eux qui avaient le plus à perdre. Et ils ont perdu. Je pense qu'on peut dire que la guerre est finie. Un des trucs bien c'est que ceux qui restent dans le business – le cœur de l'équipe d'un label et les jeunes qui sont passionnés – sont ceux qui ont des idées. Le business doit être plein de penseurs d'avant-garde, des genres de mecs qui bossent dans des boutiques et qui arrivent à survivre avec plein d'idées innovantes et de nouvelles approches parce que les méthodes de papa sont has been. Pendant des années, les artistes ont souffert de se faire mettre par les labels.

Alors Napster, c'est un peu le «nique-toi» de cette génération à l'industrie musicale.

Que les artistes l'aient compris ou pas à l'époque, ça a été un truc bénéfique. Je comprends que certains l'aient perçu comme une menace. Mais, au final, ça a détruit l'intégralité d'un système qui avait exploité la majorité des artistes. Faut le voir comme ça. Il faut trouver de nouvelles manières de faire, et il y aura de nouvelles manières de faire. C'est comme ça que je le vois. Et les mecs qui ont lancé Napster, et les geeks qui ont inventé le peer-to-peer, ce sont eux le futur. C'est à nous de trouver, en tant qu'artistes, de nouvelles façons de l'utiliser à notre avantage sans chercher à le détruire.

Article initialement publié sur Viceland et repris sur OwniMusic

Crédits photo: Flickr CC [johntrainor](#), [pasa47](#), [bixentro](#), [slick_monkey](#)